

L'HOMOSEXUALITE : TOURMENT DE TCHAIKOVSKI ?

Ch. Mormont

Janvier 1994

Alors que l'on vient de fêter le centenaire de la mort de TCHAIKOVSKI et que l'on s'apprête à jouer "Eugène Oneguine" à l'Opéra de Wallonie, le débat sur les rapports entre homosexualité et création artistique, est relancé après avoir été ouvert plutôt dans la saison à propos de BRITTEN et de son *Death in Venice* .

Pour autant que l'on sache en effet, TCHAIKOVSKI était torturé par des désirs homosexuels auxquels il livrait un combat épuisant. Qu'il ait cédé à ses désirs, qu'il en soit mort - si la version d'un suicide commandé est authentique - ou qu'il ait toujours renoncé à les satisfaire ne change rien au tragique de ce conflit intérieur. Conflit sans issue dans lequel il n'est jamais de bataille décisive, de triomphe absolu, de défaite totale, les forces de la pulsion et de l'interdit étant sans cesse renaissantes.

Au delà du destin douloureux de l'homme - TCHAIKOVSKI en proie à ses démons, se pose la question plus générale des rapports entre la souffrance et la création, entre l'homosexualité et le talent.

On entend communément dire que la souffrance féconde l'artiste et il est vrai qu'abondent les exemples d'artistes dont la vie fut pénible. Il faut cependant prendre garde à ne pas admettre sans réserve le lien de causalité ainsi établi entre souffrance et création. L'artiste est-il plus souffrant que les autres hommes ou, simplement en savons-nous davantage sur sa souffrance à lui dont la fonction est d'exprimer exemplairement ce qu'il ressent ? Que l'artiste soit un homme qu'une certaine souffrance n'empêche généralement pas de créer ne permet en rien de conclure que celle-ci lui est nécessaire ni même utile. La locution "une certaine souffrance" veut attirer l'attention sur le fait que toute souffrance n'est pas créatrice et qu'il en est au contraire qui, par leur objet ou leur intensité, paralysent.

Pour les artistes qui trouvent dans leur art le moyen de jouir, de se libérer d'une tension ou, au moins, d'atténuer un déplaisir, pour ceux-là, la création est plus un antidote qu'un effet de la souffrance. Et l'on pourrait dire que, parmi les hommes, tous condamnés à souffrir, l'artiste est le moins démuné lorsqu'il s'agit de trouver les moyens psychiques d'atténuer sa peine.

Que celle-ci lui vienne du sentiment d'être exclu, incompris de la société le rapproche de l'homosexuel marginalisé par son orientation érotique.

La marginalité, réelle ou supposée, résultant d'un choix délibéré ou de l'ostracisme, suscite deux phénomènes complémentaires : la persécution par le monde extérieur et la solidarité entre les membres du groupe marginal.

L'homosexuel, comme l'artiste, est l'objet de ces deux phénomènes sociaux. Les persécutions - allant de l'ironie au meurtre - dont sont trop souvent victimes les homosexuels, seraient, selon certains, un stimulant de leur créativité, un ferment de leurs dispositions artistiques. Nous rejoignons ici ce que nous avons brièvement évoqué du rôle de la souffrance : il est douteux que le fait de vivre dans l'inconfort social soit intrinsèquement générateur d'élans créateurs même si la nécessité de se défendre nourrit quelquefois de tels élans. Outre cela, affirmer les vertus de la souffrance risque d'encourager une inquiétante morale au nom de laquelle le plus fort légitimerait les exactions qu'il fait subir au plus faible : "*Je le fais souffrir, c'est pour son bien*".

D'autre part, le milieu homosexuel, dans un double mouvement d'auto-affirmation et d'auto-protection, tend à renforcer sa cohésion et à faciliter les projets de ceux qui lui appartiennent. De ce point de vue, le rapport de l'homosexualité à l'art est celui de l'encouragement : l'artiste homosexuel a quelque chance de bénéficier de la solidarité de ses semblables. Certes cela ne crée pas des génies de toute pièce, mais le soutien, la complicité, l'admiration et l'amour ouvrent les yeux de l'âme sur des possibles sans cela insoupçonnés et qui seraient dès lors restés inexploités.

Dans cette éventualité, l'intérêt particulier que le monde homosexuel porterait au monde de l'art, renvoie à une interrogation plus psychologique sur les origines du tropisme que celui-ci exerce sur celui-là.

Le lien entre art et homosexualité pourrait être conçu comme hiérarchique: ou bien l'homosexualité est première et prédispose aux activités artistiques, ou bien l'artiste est enclin à l'homosexualité. Mais on peut se demander si homosexualité et créativité plutôt que de s'engendrer ne procèdent pas partiellement des mêmes facteurs fondamentaux responsables de leurs éventuels points communs. Ainsi au travers de la description de certains aspects essentiels de l'homosexualité d'une part, de la création artistique d'autre part, pourrait être recherché un facteur commun qui, au gré des contingences, s'exprimerait tantôt de manière radicalement différenciée (artiste **ou** homosexuel), tantôt de manière intriquée (homosexuel **et** artiste).

Par définition, l'homosexuel prend pour objet érotique quelqu'un de son sexe, un semblable. Dans la relation, le degré d'altérité de l'autre est donc atténué : il y a entre les partenaires une identité des sexes qui sans doute s'accompagne du sentiment d'une identité plus globale en laquelle l'amour de l'autre confine à l'amour de soi. Cet amour de soi, qu'on nomme narcissisme, n'est pas simple à comprendre. Disons qu'à l'instar de Narcisse, le moi désirant prend une part de lui-même (par exemple, son apparence physique) comme objet de désir et noue une relation amoureuse avec lui-même. Si cette part de soi qui est aimée présente des caractéristiques sexuelles, alors l'amour narcissique est littéralement homosexuel, et lorsque le moi devra se tourner vers un objet extérieur, il s'orientera vers l'objet le plus semblable à l'objet narcissique, c'est-à-dire vers quelqu'un qui possède le même sexe que lui. C'est donc sa propre image sexuée que l'homosexuel aime en l'autre, c'est elle qu'il recherche.

Cette dimension narcissique est également présente chez l'artiste mais la part de soi qu'il aime n'est pas son image sexuée. Ce qu'il aime, c'est le fruit d'une (pro)création parthénogénétique, objet dont il est père et mère, qui ne doit rien à l'autre et qui est un doublet du moi dans lequel celui-ci découvre son reflet ou son idéal. Cet objet créé et mis au monde, détaché de son géniteur, accède à l'existence indépendante de l'oeuvre d'art.

Le moi, séduit par son oeuvre devenue extérieure à lui, escompte qu'autrui succombera aussi au charme. Dans l'affirmative, le moi se trouve conforté : l'amour que, comme lui, d'autres vouent à son oeuvre atteste la valeur "objective" de celle-ci. L'estime portée à l'"enfant" rejaillit sur l'artiste lui-même qui engrange par ce biais un bénéfice narcissique appréciable. A l'inverse, on sait quelle blessure est la sienne, quand le public ne se laisse pas séduire et reste avare de son admiration.

L'artiste est un homme qui consacre sa vie au plaisir associé à l'acte de production, et qui se justifie, aux yeux du monde si possible et en tout cas aux siens, par la valeur de cette production. Cette valeur est la mesure de l'amour qu'il se porte à lui-même au travers de l'objet qu'il crée. Le prix parfois exorbitant que l'artiste consent à payer pour réaliser son oeuvre donne une idée de l'importance vitale que revêt cette satisfaction narcissique.

Ainsi abordées, l'homosexualité et la création artistique à la fois se distinguent et se rapprochent. Elles se distinguent par la nature de l'objet narcissique (image sexuelle de soi ou produit de et par soi) et se rapprochent précisément par le rôle essentiel de la dimension narcissique.

Les raisons du choix d'un objet narcissique plutôt que d'un autre débordent le cadre de cette brève réflexion. Celle-ci nous aura toutefois amenés à pressentir que si les liens entre homosexualité et création artistique sont loin d'être systématiques, s'ils n'ont rien d'obligatoire, il n'en est pas moins vrai que l'une et l'autre empruntent leur énergie à une même source, le narcissisme. Et que ce narcissisme, constituant essentiel de l'individu normal (il ne s'agit donc pas a priori de quelque chose de pathologique), s'écoule dans des modalités expressives contiguës, différentes, mais non mutuellement exclusives.

Que l'amour narcissique se traduise simultanément par l'amour du semblable et par celui de l'objet produit peut tenir de l'impondérable. Bien que l'on puisse concevoir que certaines conditions augmentent la probabilité d'une telle association : ainsi, en va-t-il de la danse qui exige de l'artiste qu'il fasse de son propre corps un objet d'art et d'amour.

Mais TCHAIKOVSKI, pas plus que BRITTEN n'était danseur et ce n'est pas la collusion entre l'image de soi et l'oeuvre qui rend compte de son

homosexualité. L'histoire nous apprend que TCHAIKOVSKI aima beaucoup (trop ?) sa mère ; il aima Nadejda VON MECK comme une mère ; il n'aima pas sa femme comme une femme. Serait-il audacieux de supposer que le banal clivage entre amour et sexualité fut utilisé inconsciemment afin de protéger le petit Piotr de ses attraits incestueux ?

L'hypothèse est tentante mais explique mieux l'impuissance sexuelle que l'homosexualité. Il faudrait la prolonger par une autre hypothèse à vrai dire plus complexe bien que plausible selon laquelle TCHAIKOVSKI aurait tenté d'effacer cette expérience douloureuse de renoncement à la mère en aimant comme il eut voulu être aimé d'elle, un garçon, l'incarnation de lui-même.